

*Frédéric Valabrègue*

**Une campagne**

**FRÉDÉRIC  
VALABRÈGUE**

**P.O.L**



Une campagne

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

LA VILLE SANS NOM, 1989

AGRICOLE ET BÉCHAMEL, 1992

LE VERT-CLOS, 1998

ASTHME, 2002

LES MAUVESTIS, 2005

LE CANDIDAT, 2010

GRANT'AUTRE, 2015

Frédéric Valabrègue

# Une campagne

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2018  
ISBN : 978-2-8180-4605-0  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

Les proportions du village tiennent dans la main. On voit le bosquet et le rocher au bout de la ruelle. On se dit qu'ici il n'y aura pas de bruit sans compter sur la fontaine dont le conduit mangé par le tuff égoutte les secondes, sur le campanile dont la cloche sonne les heures et la demie, même la nuit, le petit duc dans le micocoulier s'essouffant entre deux battements de cloche...

Beaucoup s'imaginent que le silence est un compagnon aussi accommodant qu'un chien d'aveugle. Ils partent vivre dans une campagne entièrement motorisée par les tronçonneuses, où chaque habitant établi sur on ne sait combien de kilomètres carrés s'évertue à le couvrir avec sa débroussailleuse, sa moissonneuse, sa vendangeuse. Mais il n'y a pas que des heures ouvrables. Il y a aussi des crépuscules à six heures du soir où ce qui n'a pas été ouvert dans la journée demeure fermé. Personne ne se plaindrait

de voir ouverte la mercerie désertée depuis l'exode rural et qui n'a pas trouvé repreneur, même en tant que magasin de brocante. Ç'aurait été une option, la brocante, avec sa planche à carder cloutée de silex. Beaucoup de volets resteront fermés en automne. Le silence descendra avec le gel et, de l'autre bout du village, un son de fer-blanc vibrera sur le pavé. Parce que c'est lui qui, un jour, ferme les volets de ceux qui sont venus trois ans plus tôt et repartis après. Ils l'ont cherché à la campagne et ils l'ont trouvé, c'était le leur, alors ils l'ont fui. Tchad lance en guise de bienvenue, sachant à leur allure qu'ils ne resteront pas longtemps : « Ils arrivent écolos et repartent alcoolos... » Les seuls qui restent ont tout investi dans la ruine remontée avant de sentir, la dernière tuile posée, que le rêve s'arrête là. Ils attendent de la vendre à un Anglais.

Surtout, les demeurants sont ceux que le silence n'a pas dissous, un silence qu'ils ont combattu avec un monologue obsessionnel qui les a rendus furieux. Ces monomanes, on les croise dans les ruelles, éberlués. Ils voulaient partir à la campagne pour écrire un livre, comme si la question du lieu avait la moindre importance. Un livre qui a besoin de s'écrire, il ferait le silence sous les marteaux-piqueurs. Le livre ne les a pas trouvés et ils se sont évanouis dans son attente en écoutant France Culture vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tétant en morts de soif les nouvelles d'un monde qui s'éloigne. Le premier verre pas



avant onze heures et c'est très long d'arriver jusque-là, onze heures et demie si on s'est précipité sur un stère de bois avec la tronçonneuse en prenant bien soin que la chaîne ne vous coupe pas le jarret, et ce soin-là fait tirer jusqu'à midi.

Il n'y a pas de statistiques dans une époque où tout est statistique pour dire combien sont restés mais le village, depuis vingt ans, connaît une démographie stationnaire avec le même gonflement estival et la même décrue automnale. Les primo-arrivants ont pris de la bouteille. Eux qui passent l'hiver dans le silence aigre écoutent leurs pas et piétinent leur ombre. C'est pour cela que, dans les rares maisons du village encore éclairées à la nuit tombée, on cherche des voisins dans l'ordinateur.

Ils sont venus chercher le silence et ils ont trouvé la solitude. Il peut y avoir des solitudes accompagnées d'une compagne et d'un enfant. Tous trois se suivent sur le chemin de l'école où vont d'autres familles autrefois fréquentées parce que ceux qui se voient trop s'ignorent. Ils sont venus vivre au village et ils se sont collés les uns aux autres, tellement le silence leur a jeté un coup de froid. Ils ont échangé leurs compagnes et leurs enfants tout en vivant les uns sur les autres sans la possibilité de se fuir. Aussi ne sait-on jamais s'ils sont fâchés ou réconciliés. Parce que c'est incestueux et consanguin, en fin de compte, un groupe de primo-arrivants qui s'est alourdi à force de se recevoir les uns et les autres pour fuir la lon-

gueur des nuits commençant à six heures. C'est ce qui a causé leur désir de solitude, la promiscuité du village. Elle les a poussés dans un recoin supplémentaire où ils constatent qu'ils n'aiment pas être seuls.

Beaucoup les avaient prévenus : ou la métropole à la densité la plus furibarde ou la rase campagne, mais le village jamais ! Cependant, peu souhaitent demeurer dans les collines avec l'aboïement de leur chien autour d'un grillage. Peu imaginent la maison seule à flanc de coteau en vue du maraudeur. On les a prévenus, l'orée de la forêt oui, mais alors tout au bout d'un chemin de terre embrouillé par d'autres sentiers, où ne s'aventure que l'invité muni d'un plan, ou un chasseur, mais pas au risque que madame, son compagnon parti faire des courses toujours trop loin, soit surprise dans le potager.

Le monologue des esseulés se remplit d'images. Ils tournent et retournent ce contre quoi on les a prévenus : nous ne trouverons rien d'autre au village que des récits colportés. Nous aurions pu nous en faire un tableau de n'importe quel point du monde.

Le village veut se ressembler. Il accumule des preuves d'authenticité devenues factices. Devant la falaise une pancarte la signale et sous le tilleul le mot tilleul. Nous ne sommes pas venus pour l'authenticité ni pour une vie authentique mais pour nos enfants et leur école, en pensant que le village était à l'échelle de l'enfance. Puis, sur le chemin de l'école, les familles se sont recomposées.

On n'a pas besoin d'aller vivre au village pour savoir qu'il propose sa propre imitation. Il surjoue son pittoresque. Il en vend la copie.

Descendant sur le cours au soir en croisant les fenêtres, des rideaux s'entrebâillent parfois. Où voyez-vous des doigts accrochés au tissu? Bernard Salagon vous explique en souriant qu'il installe sa mère derrière la fenêtre parce que ça lui fait une distraction. On doit l'opérer de la cataracte. Mais ça n'est pas parce qu'elle ne voit rien qu'elle ne raconte pas tout!

Vos oreilles se ferment. Nous ne sommes pas venus habiter ici pour apprendre ce que chacun sait déjà. Ne serait-ce pas un échec personnel, mais aussi l'échec de la littérature que de répéter ce que chacun sait déjà? Mieux vaut alors changer de livre et par conséquent d'endroit et retourner en ville où d'autres généralités attendent.

On part à la campagne pour faire de la place et on retrouve toute l'histoire du pays. D'abord, souvent le seul monument de la commune est le monument aux morts. Le village n'y échappe pas. Il est au centre.

On y lit des prénoms parce qu'on est avant tout lecteur, les Camille du temps où la plupart étaient des garçons, les Abel, les Élie si nombreux, souvent journaliers, valets de ferme.

Un distique est gravé sur la stèle : « Pauvres héros d'une heure / Je vous plains et je vous pleure ».

Les Élie, on ne sait pas comment ils sont arrivés sur la liste du monument aux morts. Il y a pourtant, juste derrière, dans la ruelle, sous la tour du campanile, une croisée d'arcades où un relief de pierre montre un visage crachant du feu. Moïse le bègue marque l'entrée de l'ancienne synagogue. Puis, passé les arcades, la place de la Juiverie devenue celle de la Libération...

Qu'il y ait eu une « carrière » au village, tous les historiens le reconnaissent mais qu'une communauté de Juifs contadins l'ait fondée, comme certains dépliants touristiques le répètent encore, beaucoup le nient et démentent avec force que la fréquence de certains prénoms bibliques en résulte.

C'est Toni Anfous qui nous montre les détails de la stèle du monument aux morts, un parallélépipède dressé, avec, en haut, la tête et les épaules d'un poilu à peine dégagées de la pierre, le corps encore dans la tranchée où il fait le guet...

Tenez, là, trois garçons à Roux, Andrieux, deux y sont restés...

Nous ne comprenons pas si le ton adopté par Anfous signifie mort à la guerre... Si sa mine proclame quelle saloperie, bien qu'il y ait une véhémence dans sa façon de tendre la béquille vers Anfous après Andrieux...

Pour nous qui venons d'une ville où l'on ne connaît pas son voisin – parfois pour notre plus grand bonheur –, le casque mangeant la moitié du poilu

empêche de lui donner un visage. C'est toujours le soldat inconnu. Nous ne mettons pas de visage aux morts mais Anfous leur donne à tous un nom. Au village, chaque habitant connaît le nom d'une centaine de personnes au moins, hors les proches. Personne ne parle de la coiffeuse sans donner son prénom. On connaît l'ascendance, la descendance, la généalogie. Les morts ont le bras long.

Des primo-arrivants qui ne grossiraient pas le village ont rêvé à la permanence et l'intemporalité d'un pays immobile avec son église, sa mairie, son école, sa coopérative. Ils se sont peut-être dit que c'est là un terrain à leur échelle, cette maternelle où chacun salue l'autre quatre fois par jour entre la boulangerie et le bistro. Le fait d'avoir tout le monde à demeure ne pousse pas à arriver à l'improviste. On est tous là ensemble à se tenir sous la main. On ne se quitte plus, c'est ça le problème. Tchad répète à Denise qu'à celui-là il ne parle plus, qu'à cet autre non plus, ce qui, l'hiver, ne fait plus grand monde.

Elle était avec Maryse dans la 4L, le pare-brise crépitant de pluie, quand elles ont vu la herse de Tchad faire un mouvement d'essuie-glace dans la fondrière. Il avait coupé le moteur pour regarder la herse osciller et profiter de l'amusement. Il accueillait Denise et Maryse par un : Tiens, voilà les bonnes sœurs ! Puis il avait voulu repartir et le tracteur avait enfoncé juste au bas de la pente. Un ru s'était formé dans le labour liquéfié. Sous la pluie, Tchad tenait

son western en remontant en selle et en faisant patiner les grandes roues. Il a fait gicler de la boue qui a éclaboussé le pare-brise. La giclée s'est abattue, un vrai crachat de soupe, et Denise a pensé que s'il se mettait en tête de nettoyer, on s'éterniserait là, en faisant signes et mimiques indiquant qu'il n'y a pas dommage. Maryse souriait. La rafale de boue la sortait de la morosité. Elles assistaient à la pitrerie de Tchad qui se donnait en spectacle, descendant et remontant du tracteur en short et avec des tongs qu'il perdait dans la boue. Denise a eu envie de klaxonner pour arrêter la pitrerie puis a laissé tomber les mains du volant. Alors Tchad a bien voulu redescendre sur la route en les forçant à reculer, uniquement pour taquiner la gent féminine ou soutirer son attention. Puis, dès qu'il a vu qu'il n'obtiendrait aucune exaspération qui le fasse rire, il a dégagé sans soulever la casquette ni laisser tomber de sa bouche le mégot dégouttant de pluie. Denise le voyait dans le rétroviseur rouler au petit trot d'un corbillard.

Il a fallu attendre le lendemain pour que ça se lève. Toute la journée, nous avons attendu un dégagement. Nous étions venus ici pour prendre le temps de jeter un coup d'œil sur le ciel et constater qu'il est vaste. À un moment, cela devient de l'hébétude, cette façon de le regarder et de se dire qu'on aura beau cogner dessus, il ne va pas s'ouvrir.

Vous nous avez décrit des maisons les unes sur les autres et nous avons bien compris que le péri-

mètre est restreint, mais ne sommes-nous pas venus ici pour l'espace? Pour nous dégager de l'emprise d'une vie bouchée avec le mur sur la vitre? Pour ne plus buter sur la foule ni faire face au visage dévisagé par inadvertance qui répond en claquant la porte?

Il est là, l'espace, tout de suite, n'importe où en tournant l'angle au bout de la rue. Nous le trouvons dans le caquètement des poules (dans leur œil quand elles piochent du bec, il est vertigineux...). Nous l'avons senti dans l'odeur du troupeau derrière la porte. Nous l'avons deviné dans le clapier. Il est à l'échelle du territoire qui nous dit paysage.

Nous habitons le cadre d'un chromo intitulé Saisons et Travaux. La fumée des feux de haies flotte à l'horizontale. « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes? » Nous voyons la patrie dans le geste du semeur sur une pièce d'un franc.

Francine Estérel, qui a fermé la mercerie il y a des lustres, convertit l'euro en francs et compte la différence. Elle convertit le kilo de carottes. Il y a des boîtes de Nescafé en poudre dans les granges, des milliers de boîtes en fer dont la plupart contiennent des ficelles, des rubans, des montres cassées et des sous. Des sous blancs, des sous de cuivre, des sous percés dans des pots de yaourt. C'est le magot du vieux.

L'école est comme nous l'avons imaginée. C'est pour cela qu'il faut la décrire. Elle porte l'inscription École Communale. « Communale » en donne la date

et le style, des platanes de la cour de récréation à la grosse caisse du préau fracassée de cris. Mais de loin, au moins de tout le cirque dont le village occupe le flanc, sa rumeur apaise. Les cris de la cour s'étendent au-dessus du cimetière. Les enfants ne sont pas loin du ventre des mères. Nous voyons dans la même personne tous les âges de la vie.

Devant l'école, les pères regardent les mères, les nouveaux pères, ceux qui viennent chercher leurs enfants parce qu'ils ont le temps. Les primo-arrivants rencontrent les primo-arrivantes. Les mères du cru n'ont pas la parole facile à leur égard. Les pères du cru sont rarement là.

L'obsession de Denise, ce serait d'obtenir le renouvellement du poste du dernier instituteur parti à la retraite. L'ouverture d'une classe supplémentaire est de l'ordre de l'utopie. Le matin pique. Le vent est annoncé par un soleil rouge. Une odeur de moût s'étend autour de la coopérative. C'est la saison des escargots sauvages, disent les enfants, c'est aussi celle où les artichauts deviennent de gros chardons bleus. La craie fait crier les ongles et les dents. Toutes ces impressions, ce serait du velours, s'il n'y avait pas la question d'un remplacement à pourvoir. On construit des projets : initier à l'anglais les premières classes. On ne dit pas les petites et personne n'appelle Denise Madame la Directrice. On s'occupe ensemble des robinets et des radiateurs. Les réunions où on prend des notes. Feutré, le cas par cas



de tous ceux qui ne paient plus la cantine. Presque toute l'équipe est d'accord, sauf Périgot rappelant les contradictions de la bonté et des finances. La dyslexie de Morgan et la mauvaise audition d'Aude qui devrait apprendre à signer... ? Le besoin d'orthophoniste. Beaucoup de réunions où on prend des notes s'évadent vers une école idéale. On prend le large avant d'être ramené sur la rive par Périgot, préposé aux comptes parce qu'il a eu le courage de s'y coller un peu plus que les autres, mais presque à regret. Puis la collègue que l'on trouve pimpante et à qui on dit qu'elle est croquante, vraiment pomme tellement elle est enfantine, vous raconte qu'elle a encore eu un message sur son site de rencontres, un type vraiment ennuyeux...

Il faut y croire, aux décisions, il faut les tenir, alors qu'une part d'entre nous s'impatientent et bâclent la discussion quand la réunion s'éternise. C'est ce qui donne un goût d'inachevé sur le chemin du retour au foyer, ces discussions où nous nous sommes paralysés. Et puis de telles idées, qu'est-ce que ça veut dire pour qui le métier n'est pas toute la vie... Parce que, pour la plupart des collègues, malgré leur engagement, le meilleur moment de la journée, c'est celui de la sortie, comme pour les écoliers. Beaucoup se retiennent de regarder l'horloge. C'est au moment de se séparer devant le portail de l'école que chacun s'éternise. En dehors des heures de travail, le temps, on ne le compte plus.

Nous voulions habiter un village et nous habitons la télévision.

Certains observent – il est agaçant le ton patelin avec lequel ils observent : ici on a vraiment une meilleure qualité de vie... Meilleure qualité de vie, ça ressemble au label sur l'étiquette d'un poulet.

Nous attendons la sortie pour glisser quelques mots à la directrice : ils se sont encore battus. Ils se sont filé des gnons terribles.

Nous désignons nos garçonnets aux oreilles rouges. Nous les félicitons de ne pas se laisser faire.

Les chats se foutent de telles peignées qu'ils tombent du mur en se battant.

Il y a toujours pour Denise l'inquiétude de savoir comment Maryse occupe la journée, quoique aujourd'hui où le temps est radieux, elle a dû jardiner sur dix mètres carrés, un jardinage lent lui permettant d'épargner les herbes réputées mauvaises. Denise dit qu'elle coiffe un bout de prairie, qu'elle la toilette. Maryse s'occupe des plantes apportées par le vent avec des soins minuscules. Elle n'élimine pas la vermine qui a droit de cité sans aucune exception d'espèces. C'est une bonne période quand elle est absorbée par son jardinage où elle ne sème rien, ne plante ni ne cultive rien, ce dernier mot l'agaçant et entraînant un flot de dénégations : Non non, moi, je ne cultive pas. S'il y a quelque chose qui ne m'intéresse pas, c'est bien la culture. Je mets à l'aise le chiendent.

Elle prend le dictionnaire.

Que dit le dictionnaire à propos d'avoir une dent ou garder un chien de sa chienne ?

Il était intrigant de constater, au bout d'une quinzaine de journées de jardinage sur dix mètres carrés, que rien n'avait vraiment changé dans ce bout de prairie et que la petite flore y était toujours aussi peu dégagée des herbes communes. C'est que Maryse était certaine que l'herbe commune aurait à son tour sa floraison. Recommander un bon coup de râteau aurait amorcé des non vigoureux, Maryse réagissant par la négation : Non, un coup de râteau, ce serait du massacre ! S'ensuivrait une violente prise à partie, loin de la douceur de son activité de jardinière, où elle invectiverait sa sœur. Vouloir desserrer l'emprise du lierre autour des chênes déclenchait son opposition. Pour elle, le lierre aidait l'arbre à grandir. Une fois, Denise était sortie avec la scie à bûches pour couper un tentacule énorme, un muscle qui étranglait le tronc, mais Maryse avait pris cela comme un crime. Elle s'opposait avec un aplomb de propriétaire alors que ni Denise ni sa jumelle ne l'étaient. Elle se servait même de cet argument des chasseurs disant protéger le lierre parce qu'il attire les oiseaux. Donc le lierre étranglerait l'arbre jusqu'à ce qu'il dépérisse.

La friche et la jachère étaient son jardin. Elle toilettait de petits espaces indiscernables entre deux graminées. Elle s'appliquait à poser les pieds entre

deux plantes sans en blesser aucune. Ses pieds trouvaient des sentiers aussi minces que le tracé d'une colonne de fourmis. Elle entra dans une géographie microscopique où elle était Gulliver. Denise voyait dans son jardinage la configuration d'un pays sans clôture, aux parcelles intriquées, mais où chacun se repère sans peine. La limite du terrain s'efface dans la colline aride mais tout est repéré par des signes que seuls connaissent les habitants. À un tas de pierres grisées par l'air, ils la reconnaissent. À une différence de colorations entre des graminées, ils voient la parcelle dans le champ, comme l'avion surprenant le plan d'une villa romaine. Ils savent à qui ça appartient.

Nouvelles arrivantes, elles avaient commis des maladresses parce qu'elles ne distinguaient pas dans le paysage où commençait la friche et où s'arrêtait la propriété. Passant plusieurs fois devant un plaque-minier sur la route vicinale les ramenant à la maison, elles en voyaient tomber les kakis jusqu'au jour où elles ont décidé de s'arrêter, en vue et sans malice, pour en ramasser deux ou trois, les plus confits, au pied de l'arbre. Bœuf était derrière la haie. Il a fait remarquer qu'avant de se servir, il faut demander la permission. On aurait dit qu'il attendait le passant alléché pour le prendre en flagrant délit de larcin. Il a déclaré qu'il en faisait de l'alcool. Elles pouvaient en prendre quelques-uns si ça leur chantait. Elles restaient confuses, n'ayant plus envie de kakis.



Frédéric Valabrière  
**Une campagne**

Cette édition électronique du livre  
*Une campagne* de FRÉDÉRIC VALABRIÈRE  
a été réalisée le 1<sup>er</sup> juin 2018 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mai 2018 par Imprimerie Floch  
(ISBN : 9782818046050)  
Code Sodis : N98240 - ISBN : 9782818046074  
Numéro d'édition : 337544